Pam- Africa- South - Rhodesia
Dogimont, R.
171

Récits Missionnaires illustrés
N° 17.

Dans la Brousse Zambézienne

Récit d'un Voyage au Bototela

par Mlle Rachel DOGIMONT
Institutrice missionnaire à Seshéké

Le Zambèze à Seshéké

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago (XIVe)
—
1923

Prix : 2 francs.

Récits Missionnaires illustrés
N° 17.

Dans la Brousse Zambézienne

Récit d'un Voyage au Bototela

par Mlle Rachel DOGIMONT

Institutrice missionnaire à Seshéké

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago (XIVe)
1923

Le récit de voyage de Mlle Rachel Dogimont, que nous publions aujourd'hui, a été spécialement rédigé à l'intention des Unions Chrétiennes de Jeunes filles et des Réunions de couture. Mais nous sommes assurés que les détails si vivants ainsi donnés sur une tournée d'Evangélisation en pleine brousse Zambézienne intéresseront tous les Amis des Missions, sans distinction.

DANS LA BROUSSE ZAMBÉZIENNE

Un Voyage au Bototela

Mardi 21 novembre 1922.
Nawinda, à 1 h. 1/2 de Seshéké.

Eh ! bien, nous voici lancés pour cette fameuse tournée au Bototela ! Après des difficultés sans nombre pour trouver les porteurs nécessaires à notre équipée, nous quittions la Station ce matin à 9 heures. M. Jalla sur sa mule, moi dans mon « bush-car » et tous les 14 porteurs nous suivant.

Pour cette tournée d'un mois, nous n'avons pris avec nous que le strict nécessaire ; c'est ainsi que tout mon linge, tous mes vêtements de rechange sont contenus dans une petite sacoche de voyage que nous prendrions en Europe pour un déplacement d'une semaine. C'est que non seulement nous ne pouvons pas prendre trop de porteurs ce qui reviendrait très cher, mais nous allons voyager par un temps de disette épouvantable. Il n'y a pas de grain à

trouver dans toute la première grande partie de notre voyage. Comment faire pour nourrir pareille bande ? Heureusement nous avons avec nous un chasseur sur lequel nous comptons beaucoup pour procurer à nos hommes un peu de viande, mais malgré cela nous avons dû restreindre le plus possible le nombre de nos porteurs.

Les deux hommes qui traînent mon véhicule sont bien maladroits, mais il faut d'abord que je vous dépeigne mon « bush-car ». C'est une sorte de pousse-pousse, chaise en bois placée sur une seule roue de motocyclette, avec des brancards devant et derrière ; seulement c'est difficile de tenir l'équilibre, et, à peine avons-nous quitté la station, que mes hommes me balancent de côté et d'autre et risquent à tout moment de me jeter par terre, et puis voilà le sable épais qui commence, impossible de rester dans la carriole. Je descends et pendant presque une heure, non seulement je marche dans le sable brûlant, mais j'aide mes deux hommes-chevaux à tirer le « bush-car », et bientôt ruisselant, soufflant et traînant la jambe, je me demandais avec terreur s'il faudrait ainsi remorquer cet équipage et ces hommes durant tout un mois de voyage ! M. Jalla à la tête de la cohorte sur sa mule ne se doutait pas de tout le drame qui se passait derrière lui. Tout à coup, deux jeunes gens viennent offrir à mes deux hommes de les remplacer. Ce sont deux jeunes Malunda du côté de

l'Ouest portugais, Samalobo et Kalezi. Leur missionnaire les a confiés à M. Jalla pendant quelques mois et ils font la tournée avec nous, ce sont de très gentils garçons. Ils échangent leur fardeau qu'ils portent sur

Le « bush-car » de Mlle Dogimont

la tête contre mes brancards ; je remonte dans le « bush-car » et tout de suite nous filons comme le vent, bientôt même nous dépassons la cohorte, aux grandes exclamations des hommes. Mon cœur est plein de reconnaissance envers ces deux jeunes gens qui m'ont tirée d'une terrible situation, ils sont cause que l'espoir renaît dans mon cœur et que j'envisage la tournée sous un aspect plus riant que ce matin !

Bientôt nous arrivions à Nawinda où nous sommes encore, car la chaleur est très grande et nous ne pourrons pas nous remettre en route avant 3 ou 4 heures de l'après-midi. Nous avons fait une tasse de thé avec une eau noirâtre, peu appétissante, mais qu'y faire ! heureux encore sommes-nous d'en trouver un peu sur notre chemin ! Du reste, j'ai passé l'eau à travers un linge et le thé n'a pas plus mauvais goût pour cela. Les quelques femmes qui étaient dans le village sont venues nous voir. M. Jalla leur a adressé quelques paroles d'exhortations ; deux d'entre elles ont été autrefois à notre école de station, elles savent encore quelques cantiques et les chantent avec entrain, ce qui prouve que l'on ne sème pas en vain.

Muyombo, jeudi 23.

Nous avons quitté Nawinda à 3 h. 1/2 de l'après-midi par un soleil des plus brûlants encore ; mes deux jeunes hommes-chevaux étaient ruisselants de sueur et, sentant leur fardeau bien lourd, ils poussaient toutes sortes d'exclamations pour s'encourager. Quand le premier, Samalobo, criait : « Hum ? hum ? » l'autre en arrière, le petit trapu Kalezi, répondait : « Ho ! ho ! » Cela était le signal pour se mettre en course quand ils arrivaient sur des chemins durs et alors ils m'emportaient comme le vent, en poussant leurs exclamations

amusantes ; le premier poussait des « hi ? hi ? hi ? » et le second répondait par des « hou ! hou ! hou ! » ce qui probablement voulait dire : « Ça marche ? », à quoi l'autre répondait : « Oui, oui, ça va ! » Tout à coup, le petit Kalezi s'écriait : « Mana » (arrête), alors Samalobo s'arrêtait immédiatement, le petit cheval de derrière avait une épine dans le pied, puis, quand il avait fini de l'enlever, il criait : « Tuye » (marche), et mon équipage se remettait en route. Braves enfants ! dès que nous arrivons au campement, ils soufflent à peine cinq minutes et tout de suite ils allument le feu et font notre popote et cela avec tant de grâce et d'amabilité comme s'ils n'avaient eu aucune fatigue précédente. Ce ne seraient pas des Malozi qui seraient aussi endurants à la peine et surtout aussi aimables.

De Nawinda, nous sommes allés prendre notre souper dans un petit village appelé Litofou. Pendant que nous étions en train de manger, nous entendîmes un coup de fusil, c'était notre chasseur qui avait tué une petite antilope. Nous en étions bien contents car cela procurait de la nourriture à nos hommes et du foie à M. Jalla dont il est très friand ! De là, il fallut encore repartir le même soir car nous avions appris que partout il y a disette d'eau, la sécheresse est tellement forte que les puits creusés par les indigènes dans les villages sont desséchés et la pluie ne tombe toujours pas. Cela est inquiétant car non seulement nous avons besoin d'eau pour nous-mêmes, mais les 14 hommes

qui portent nos affaires et la mule ont besoin de boire beaucoup. C'est pour cela que nous marchons la nuit, nous n'avons fait qu'une heure, mais cela nous a permis d'atteindre un petit village au milieu des champs.

Nous apprenons que c'est ici le village des champs de Muyombo, c'est-à-dire qu'au moment du travail des champs les gens de Muyombo viennent habiter ce village-ci, mais le véritable grand village est encore plus loin, près d'un puits. Quelle bonne nouvelle ! il y a un puits en perspective avec, paraît-il, de la belle eau ! Nous nous en réjouissons à l'avance et nous passons la nuit dans ce petit village, je suis fourbue de ma journée, j'ai beaucoup marché dans les endroits sablonneux, il a fait très chaud et je n'ai qu'un désir : celui de me jeter sur mon lit de camp. Les hommes étant très fatigués, je n'ai pas le courage de leur faire installer ma tente, du reste nous partirons très tôt dans la nuit, alors je m'étends toute habillée sur mon lit au pied d'un grand arbre. M. Jalla en fait autant un peu plus loin, et là, entourés de tous nos hommes et de la mule qui est attachée à mon arbre, nous essayons de trouver le sommeil. Mais les hommes n'ont pas la langue fatiguée, et ils parlent, parlent sans cesse ; quand enfin ils se taisent je m'endors, mais je suis tout à coup réveillée par l'impression qu'une grande masse noire est penchée sur mon lit ; je me relève comme poussée par un ressort et la pauvre mule, car c'était elle, plus effrayée encore que moi, fait un bond en arrière. Je crois bien

que si elle n'avait pas été attachée, elle serait encore en train de courir, tant sa frayeur fut grande. Ensuite, elle alla renifler dans mes affaires, je me levais plusieurs fois pour l'éloigner, car je craignais qu'elle ne

Un petit village de la brousse

me gâtât quelque chose, et c'est ainsi que je vis arriver le matin sans avoir guère dormi.

Nous nous mîmes en route à 5 heures pour aller à la recherche du fameux puits et nous y arrivâmes deux heures après. C'est ici le véritable village de Muyombo, vieux chef qui nous a déclaré pour nous consoler que nous ne retrouverions plus d'eau avant Mukutulo ! C'est affreux, car cela veut dire que cet après-midi, quand nous nous mettrons en route, il faudra faire porter de l'eau si nous voulons boire et man-

ger jusqu'à demain soir où nous comptons atteindre notre annexe de Mukutulo. Il faut donc faire provision d'eau ici et M. Jalla a déjà engagé un homme jusqu'au prochain arrêt de ce soir. En fait de belle eau nous n'avons trouvé qu'une eau noire et boueuse, elle a un horrible goût et dire qu'il faudra nous contenter de cette eau jusqu'à demain soir ! Très philosophiquement, M. Jalla me dit : « Que voulez-vous, elle n'est pas tellement mauvaise cette eau, il y en aura peut-être de pire encore et c'est mieux d'en avoir comme celle-là que pas du tout ! » Certes oui, c'est vrai, il faut bien se faire à son sort, mais c'est égal, après m'être lavée avec cette eau (je ne l'avais pas fait depuis hier matin faute d'eau) j'ai l'impression que je suis aussi malpropre qu'avant. Ah ! quel privilège nous avons de vivre auprès du beau fleuve à Seshéké, comme je vais encore plus l'apprécier après mes expériences pénibles dans la forêt ! Toujours à cause du manque d'eau notre marche se fait lentement, nous ne pouvons que marcher très tard dans l'après-midi ou très tôt le matin, car dans la journée le soleil est de feu, à cette époque de l'année, et nos hommes mourant de soif tomberaient certainement malades si nous les obligions à marcher.

Menya, vendredi 24.

Quelle journée chaude et éprouvante que celle d'hier ! Nous avons quitté Muyombo à 3 h. 1/2 et sommes arrivés au village de Mwanamwali au bout d'une heure et demie, mais le soleil était si ardent, si lourd, que nous tirions tous la langue comme Floc, la petite chienne de M. Jalla ; elle courait, la langue pendante de-ci de-là, se coucher sous les buissons pour y trouver un peu d'ombre, malheureusement en cela nous ne pouvions l'imiter ! Mais à moitié chemin M. Jalla et moi étions si altérés que nous ne pûmes attendre l'eau bouillie dans le sac qui était bien en arrière et nous bûmes tout simplement de l'eau que portait notre guide, la même eau noirâtre pour laquelle j'avais eu tant de répulsion quelques heures auparavant, et notre soif était si forte que nous n'y découvrîmes même pas le moindre goût. Aussi ce fut un soulagement général que d'arriver à Mwanamwali. Ma tente et l'abri de M. Jalla étaient à peine dressés qu'un orage terrible éclata, nous eûmes vent, éclairs, tonnerre, eau à satiété. Comme nous n'étions pas loin du village, la plupart des hommes y trouvèrent abri ; tandis que quatre autres étaient fourrés sous la bache de M. Jalla, moi je donnais abri dans ma tente à toutes nos affaires, aux deux jeunes garçons qui tirent mon « bush-car » et à Floc.

La pluie dura longtemps ; certainement, pour les

gens de ce village qui soupirent depuis tant de semaines après la pluie, c'est nous qui la leur aurons apportée. Du reste, partout où nous passons, c'est la même

Dans la région des hauts palmiers...

question que l'on pose au missionnaire : « Est-ce que tu nous apportes la pluie ? »

C'est dans ce village que j'ai fait première grande sensation, les femmes m'ont saluée du nom de « père » et quand je leur ai crié que je n'étais pas un « père », mais une « mère », alors elles ont poussé toutes sortes d'exclamations. — « En vérité c'est une femme, ce n'est pas un homme, que c'est drôle ! etc., etc. » Un

moment après, la curiosité les amenait à notre campement et tout de suite j'eus des pratiques pour la médecine.

De Mwanamwali que nous avons quitté ce matin à 4 h. 1/2, jusqu'à la halte suivante que nous avons faite au bord du lac de Liongou (ce qui veut dire mimosa), nous avons traversé une magnifique région de hauts palmiers, c'était de toute beauté, et c'est bien ainsi que je m'étais représenté le Zambèze dix ans auparavant, alors que j'y venais pour la première fois. Il y a beaucoup de palmiers dans d'autres endroits, mais, chaque année, quand la nourriture fait défaut, les indigènes mangent les cœurs et alors les pauvres palmiers, auquels on a arraché le meilleur d'eux-mêmes, ne peuvent plus prétendre à faire monter leur belle cime vers le beau ciel bleu. On nous avait dit : « Au lac Liongou vous trouverez de l'eau en abondance, une eau très belle et très bonne. » A l'avance je me réjouissais de pouvoir enfin boire de la belle eau, et surtout de pouvoir enfin me laver un peu mieux ! Hélas ! les belles qualités du lac Liongou n'existaient que dans l'imagination de nos noirs. Le lac était tout simplement une grande mare d'eau entourée de palmiers et d'arbres divers, la vue en était très jolie et de loin la nappe d'eau était bien tentante, mais quand notre Samalobo apporta un seau d'eau, c'était tout simplement une eau épaisse et verdâtre. Quelle horreur ! boire encore de cette eau, faire de la soupe avec cette

eau, déguster du thé fait avec cette eau, et pourtant il a bien fallu en passer par là et nous avons bu du thé et mangé de la soupe faits avec cette eau. Heureusement il n'y avait pas une demi-heure que nous étions arrivés quand la pluie se mit à tomber ; on réunit bien vite toutes les affaires susceptibles de se gâter à l'eau et l'on jeta par-dessus une grande bâche, Floc même se glissa sous la bâche, tandis que M. Jalla assis sur sa chaise et moi faisant les cent pas les mains dans les poches de mon imperméable, nous laissions tranquillement tomber la pluie qui venait rafraîchir nos corps et la route sur laquelle nous allions continuer notre voyage. Ce qui était vraiment amusant c'était de voir nos hommes qui un à un s'étaient choisi leurs palmiers pour se mettre à l'abri. Dès que la pluie fut un peu calmée, je recueillis l'eau qui était tombée sur la bâche ; certes il y avait bien de la poussière, mais je la passai dans un linge, je la fis bouillir et nous eûmes ainsi une bonne eau à boire. C'est que rien n'est à dédaigner quand on fait pareil voyage avec pareille disette d'eau.

Cette pluie nous permit de nous remettre en chemin dans la matinée pour gagner l'autre étape de Menya où nous sommes maintenant. Ce village est vraiment original avec toutes ses barrières faites de grand bois pour protéger les gens contre les fauves, car nous sommes ici dans un endroit où ils ne manquent pas. C'est ici que j'ai aussi soigné le plus de malades et que j'ai

fait la connaissance de mon premier lépreux ; ils seront très nombreux, paraît-il, dans la suite. Menya, le chef, nous reçoit aimablement avec une grande démonstration même, c'est une vieille connaissance de notre Dispensaire. Les femmes (elles ne sont pas nombreuses) viennent nous saluer, elles me regardent avec des yeux très étonnés, je cause avec elles et les fais rire aux éclats avec ma petite glace de poche dans laquelle je les invite à se regarder. Elles n'ont jamais vu pareille chose et alors ce sont des exclamations et des commentaires de toute sorte.

Un homme arrive et dit : « Missionnaire, nous n'avons pas de pluie, nos champs sont desséchés, nos enfants mourront de faim et c'est ta faute. » — « Comment ma faute ? » dit M. Jalla. — « Eh bien, oui, c'est ta faute, répond l'autre, parce que tu peux demander à Dieu de nous donner de la pluie et il te la donnera, et tu ne le fais pas. » M. Jalla lui expliqua qu'il n'était pas un faiseur de pluie et que lui-même il pouvait demander la pluie à Dieu, etc., etc. Je ne sais s'il sera convaincu de tout ce que lui a dit le Missionnaire, mais on sent bien que tous ces pauvres gens sont très bornés et attendent de nous des choses extraordinaires. Nous arriverons avec peine ce soir à Mukutulo, si même nous y arrivons, car le soleil chauffe terriblement et il n'est pas possible que nous nous mettions en marche avant quatre heures. C'est dommage que nous ne puissions pas arriver à notre première annexe aujourd'hui.

Mukutulo, samedi 25.

Enfin, nous sommes arrivés à Mukutulo, mais pas sans peine et nous n'y sommes arrivés que ce matin à 9 heures. Hier après-midi, après avoir quitté Menya, nous avons fait une route pénible de deux heures et demie dans le sable brûlant et sous le soleil lourd d'orage. Mes petits chevaux ont eu une rude tâche à traîner le « bush-car », cependant je descendais souvent pour alléger leur fardeau, mais la voiturette était bien lourde à traîner dans le sable ; nous sommes arrivés absolument fourbus à Maybwe. Il était absolument hors de question de poursuivre notre route le même soir et nous y sommes restés pour y passer la nuit. Les gens nous accueillirent avec beaucoup de joie et quand un peu plus tard nous les invitâmes tous à se réunir à notre campement pour le culte du soir, une femme s'écria : « Mais oui, nous y assisterons avec plaisir, car le Missionnaire priera pour la pluie et Dieu

Le chef Mukutulo

nous la donnera. » On voit que partout c'est la même préoccupation : obtenir de la pluie. Mais ce qui est à remarquer, c'est que, là où nous passons, la pluie

Mukutulo et sa famille

tombe ; ainsi, hier soir, le culte était à peine terminé et nous étions à peine retirés sous nos tentes, qu'une pluie torrentielle tomba toute la nuit. Certainement, pour les gens de Maybwe, ce sont les « Baluti » (Missionnaires) qui ont apporté la pluie, et rien ne les fera changer d'idée ! Ce matin, quand nous nous sommes mis en route, l'atmosphère avait été rafraîchie

pendant la nuit par la grosse pluie, à tel point que j'avais même froid sur mon « bush-car ». Les changements de température dans ce pays sont extrêmement fréquents et pénibles, cependant il est bien préférable de voyager par la fraîcheur que par la chaleur.

L'école avec les instituteurs nous ont accueillis avec une grande joie, nous chantant un cantique de bienvenue dans lequel ils remercient les missionnaires d'avoir traversé les mers pour venir jusqu'à eux ; et moi je pensais que c'était bien plus dur de traverser leurs vastes forêts et plaines, sans eau, sous un soleil de feu, et dans un sable brûlant, pour venir les voir, que de traverser les mers ! Nous avons installé nos tentes dans la cour, entourée d'une haie en herbe, faite pour nous. Nous avons salué les gens, mais nous ne prendrons vraiment contact avec eux que cet après-midi ; du reste, il a fallu installer nos affaires, songer aux repas de la journée. Le chasseur ayant tué une grande antilope, il a fallu partager la viande, alors que mes deux jeunes hommes-chevaux, transformés en cuisiniers, cuisaient notre popote.

Au moment où j'écris ces notes, assise sous un arbre placé dans la grande cour de l'annexe, je m'amuse du coup d'œil qui s'offre à moi : nos porteurs, par petits groupes, sont étendus sur le dos, mangent leur viande et sucent leurs doigts jusqu'au coude ; d'autres, accroupis, pérorent (nos Zambéziens ne sont jamais fatigués au point d'avoir besoin de se

taire). Un groupe plus grand est formé du chef du village, le vieux Mukutulo (encore un vieil habitué de Dispensaire, qui a avalé en un jour la médecine qu'on lui avait donnée pour huit jours) et d'une dizaine d'hommes. C'est un palabre des plus sérieux comme on va voir : il paraît qu'ils avaient chargé un homme de porter du grain à Atakambuyu, princesse de Seshéké, mais cet homme trouve qu'on l'a trop chargé, il vient se plaindre et demander justice ; et voilà comment nos Zambéziens trouvent matière à discuter dans leurs nombreux palabres, il y a chez eux un véritable besoin de causer et de discuter. C'est ici le village de deux de nos fillettes internes : Mubila et Nande. Maintenant que je connais quel chemin elles font pour venir jusqu'à nous, mon admiration pour elles est grande. Chères petites, quel courage il leur faut pour faire ce long trajet et comme cela est la preuve qu'il y a chez elles des besoins sérieux et profonds qui leur font franchir une telle distance et les amènent vers nous.

Dimanche soir, 26 novembre.

Comme nous l'avions prévu, il y eut prise de contact avec les gens, hier après-midi, et jusqu'au soir très tard ce fut un véritable défilé, les hommes pour voir le Missionnaire et causer avec lui, les femmes pour me voir et causer avec moi. J'eus une bonne conversation

avec la femme de l'instituteur Daniel et avec sa grande fille de 16 ans; elle me raconta ses soucis au sujet de sa fille qui n'est pas encore mariée. « Tu comprends, mère, il n'y a que des bigames ici et Nande devrait en

La sortie de l'Eglise à Mukutulo

épouser un car elle n'a pas de vêtements pour se couvrir ni même de couverture pour dormir. » C'est là le grand but du mariage, avoir un mari qui fournit vêtements et couvertures. Or M. Jalla avait dissuadé Daniel de laisser faire pareil mariage, lui chrétien et instituteur-évangéliste, quel mauvais exemple il donnerait aux païens. Le mariage n'eut pas lieu, mais Daniel avec ses 5 enfants et sa petite paye de 15 shillings

par mois, a de la peine à tourner. Le cas de cette jeune fille est bien complexe et bien triste, il faudrait, pour aider semblables jeunes filles et les empêcher de tomber dans la bigamie, avoir un peu d'argent pour leur fournir une bonne couverture, deux blouses et deux jupes par an. Seulement cela, et la jeune fille aurait le temps d'attendre un époux qui ne serait pas bigame. J'ai laissé à cette jeune Nande un petit châle pour se couvrir et de l'étoffe pour se faire une jupe ; nous essaierons ensemble, avec mes amies à la station, de lui trouver une couverture.

J'ai vu un peu les femmes, elles sont plutôt fermées, il est vrai qu'elles sont d'une tribu qu'on appelle les Matotela et comprennent très peu le sikololo ; heureusement il y en a toujours quelques-unes qui comprennent et qui traduisent aux autres. Nous espérions avoir deux services aujourd'hui et je comptais rassembler toutes les femmes l'après-midi, leur enseigner un cantique et leur délivrer un petit message, mais la pluie est tombée toute la nuit et toute la journée. Cependant, à 11 h., M. Jalla a pu délivrer son message dans la chapelle de l'annexe qui était pleine de monde. Cet après-midi, je n'ai pu délivrer le mien à cause de la pluie, mais pendant une éclaircie nous sommes allés faire quelques visites au village et j'ai fait connaissance avec les familles de Mubila et de Nande. Leurs parents étaient bien contents de me voir et moi j'étais heureuse de faire la connaissance des familles et de la manière de vivre de nos filles.

Les Matotela sont très malpropres, ils ont des huttes délabrées, les murs ne sont pas plâtrés, c'est tout simplement de la paille, les cours sont repoussantes de malpropreté, les litungu (toits de chaume posés

Une tombe dans la cour du village

sur des pieux, où l'on cuit la nourriture et où l'on se repose dans la journée) sont encore plus délabrés et remplis de toute sortes de sales choses. Quand on voit un tel état de malpropreté, l'on n'est pas du tout étonné de la grande mortalité qu'il y a chez tous ces gens.

A propos de mortalité, il y a une coutume très bizarre chez les Matotela, ils enterrent leurs morts dans leurs cours, près de la porte de leur hutte. Le

chef, auquel nous disions notre étonnement de cette coutume, nous répondit : « C'est notre manière de faire, nos morts ne comprendraient pas du tout qu'on les laissât seuls, bien loin de leurs cours, de leurs maisons et de leurs gens. » C'est égal, c'est plutôt étrange d'enterrer de cette façon-là. Demain matin nous ferons passer les examens aux enfants de l'école et vers deux heures nous nous mettrons en route vers l'autre annexe de Sichili, tout en faisant une halte dans l'après-midi. On nous dit qu'à Sichili il y a 6 lions et qu'on vient d'en tuer un ; ce n'est pas rassurant du tout, il s'agira de ne pas se séparer et de se tenir en file serrée.

Jeké, lundi soir, 27 novembre.

C'est ici que nous nous sommes arrêtés pour la nuit après avoir quitté Mukutulo vers trois heures. Quelle matinée mouvementée il y eut sur la station même ! Une véritable chasse aux antilopes : trois énormes, dont la « Kakotombwe » (bœuf de la forêt), poursuivies et blessées par le chasseur ou par les chiens sauvages, s'en vinrent se réfugier à l'annexe, à leur grande perte, car il n'y eut qu'un cri à l'apparition de chaque bête : « Folofolo ! folofolo ! » (c'est-à-dire l'animal ! l'animal !) et alors tous les hommes et les garçons, leurs lances à la main, se jetèrent à la poursuite de l'animal. Ah ! comme ils sont bien dans leur élément, à

la chasse, nos Zambéziens ! Une première antilope fut tuée très tôt le matin, on la voyait, éperdue, cherchant un coin où se réfugier, mais, hélas, partout elle trouva

Antilopes et zèbres

des chiens et des lances ; elle finit par tomber sur ses genoux et elle fut achevée à coups de lance. Pauvre bête ! elle poussait des cris si désespérés que j'allais me cacher dans notre abri en me bouchant les oreilles, et de là, je suppliais M. Jalla de crier à ces terribles chasseurs d'achever vite la bête. Une autre fut signalée au moment où nous étions en train de faire passer les examens aux enfants de l'école, et alors ce ne fut qu'un

cri général et qu'une poussée générale ; personne n'aurait pu retenir les élèves et leurs deux instituteurs qui, l'œil enflammé, saisissant leurs lances, couraient les premiers pour saisir l'animal.

Ce fut avec beaucoup de peine que nous rassemblâmes de nouveau les enfants et leurs maîtres, tous étaient tellement excités ! Vous comprenez, quand on n'a rien à manger depuis des semaines et qu'il vous arrive une pareille aubaine en un seul jour, il y a de quoi perdre la tête ! Et puis, vers midi, ce fut le tour de la plus grande, l'antilope qui est aussi grande qu'un bœuf. La pauvre bête avait été blessée par notre chasseur et, poursuivie par ce dernier et par des chiens, elle se dirigea aussi vers la station. Quelle course éperdue dans cette immense plaine qui s'étendait devant nous, et quel tableau saisissant que ces noirs, courant, bondissant comme des diablotins, lançant leurs lances après la bête sans manquer un seul coup ! L'avouerai-je, je faisais des vœux pour que la malheureuse pût se sauver, mais elle était serrée de trop près, et, comme ses deux sœurs du matin, elle fut sacrifiée ; que de viande en un jour ! Naturellement nos hommes durent la dépecer et cela prit du temps avant que nous puissions nous mettre en route. Tout le monde était en fête d'avoir tant de viande à manger et le chef Mukutulo m'adressa le compliment suivant : « Nous te remercions, mère, d'être venue, tu as apporté avec toi le bonheur puisque

nous avons eu de la pluie et de la viande. » S'il avait su tous les vœux que j'avais fait pour que les pauvres bêtes traquées ne tombassent pas entre leurs mains, il n'aurait peut-être pas été si prodigue de ce compliment. Enfin tous les enfants se réunirent devant la chapelle et, tandis que nous nous mettions sur notre monture, ils nous chantèrent le cantique d'adieu : « Dieu soit avec vous à jamais » ; on serra la main aux instituteurs et l'on échangea des « lumela » (au revoir) à n'en plus finir avec tous les enfants et nous nous mîmes en route pour l'autre annexe de Sichili. Comme il faut traverser une vaste forêt, il n'était pas bon de le faire de nuit, car il y a des lions, et c'est pour cela que nous nous sommes arrêtés ici, chez Jeké, à l'entrée de la forêt, à une heure seulement de marche de Mukutulo.

Quel original que ce Jeké ! Il est ici seul avec ses trois femmes et ses enfants entre la plaine et la forêt. C'est un homme d'environ 45 ans, au visage jovial et bon enfant. Autrefois messager du Gouvernement, il a trouvé qu'il lui fallait trop marcher et il préfère sa vie actuelle, vie en pleine nature avec ses femmes et ses enfants. Comme je m'étonnais de ce qu'il vivait ainsi seul, alors qu'il est entouré de bêtes sauvages, il me répondit : « Je suis tout à fait tranquille de ce côté-là, les bêtes sauvages passent tout près de mon village et ne viennent jamais me déranger. » Du reste il a attaché quelques osselets à un arbre et c'est cela qui empêche

les animaux sauvages de venir jusqu'à lui. Il a aussi une réputation de médecin, il guérit toutes sortes de maladies, ce qui n'empêche pas qu'à peine étais-je arrivée qu'une de ses femmes me demanda de la médecine pour les yeux.

Quel village que le sien : une hutte pour chacune de ses femmes et deux abris sur pilotis pour se réfugier au cas où les lions viendraient, car, malgré son assurance que les bêtes sauvages ne viennent pas le déranger, il prend tout de même des précautions contre elles. C'est un philosophe que Jeké, il trouve la vie très agréable ainsi, il a de beaux champs qui prospèrent, il vit sans se disputer avec ses voisins, puisqu'il n'en a pas, et il est maître souverain dans son petit village. Quel drôle de type ! C'est aussi un personnage important puisque son nom est inscrit sur le plan du district, car son hameau est placé sur la route qui relie Sichili à Mukutulo.

Le chef Jeké et ses femmes devant l'abri-refuge contre les lions

Nous venons de faire le culte du soir avec nos gens,

culte auquel Jeké et ses femmes ont assisté. Je l'ai laissé causant avec M. Jalla pour venir écrire ces notes. Demain matin, très tôt, nous nous mettrons en route, car il y a cinq grandes heures de marche à faire avant d'atteindre Sichili ; il faut donc aller se coucher, de plus je tombe de sommeil. Cette vie en plein air fait joliment bien dormir.

Sichili, mardi soir, 28 novembre.

Nous voici à Sichili depuis midi après une longue course à travers une immense forêt. Comme il a beaucoup plu ces derniers jours, c'était très agréable de marcher dans la forêt, tout était si vert, si plein de fraîcheur, mille et une fleurs sortaient de tous côtés, beaucoup d'arbustes en étaient couverts, et à ras du sol même toute une variété de crocus sortaient leur petite ou grosse tête. Toutes ces beautés de la nature restaurent l'âme, l'élèvent et la rapprochent de son Créateur. Oh ! si nos pauvres Zambéziens savaient lire dans la nature, comme leur âme serait plus accessible à recevoir le message de Dieu ! Mais le sentiment n'est pas développé chez eux ; je ne dis pas qu'il n'existe pas car j'ai pu voir par expérience chez certaines de nos fillettes internes combien le sentiment s'était développé avec le temps et par notre influence. Oh ! aimons-les beaucoup ces pauvres Zambéziens, l'amour fait des miracles tout comme la foi.

Nous avons donc fait ce long trajet dans la forêt et sommes parvenus à Sichili sans avoir fait la mauvaise rencontre des lions. Je dois avouer que cela ne m'aurait pas enchantée du tout, et sans être une poltronne je préfère ne pas me trouver face à face avec l'un de ces terribles fauves. Dans un village qui précède l'annexe nous avons appris que la nuit dernière les lions étaient venus le visiter, ce n'est pas rassurant. Je me réjouissais beaucoup de revoir l'instituteur d'ici, Petrose, et Marguerite, sa femme, qui sont de mes vieilles connaissances. Marguerite a été interne chez M. et Mme Reutter et elle est restée toujours en contact avec nous. C'est une femme intelligente et sensée, quel dommage qu'elle ait épousé ce Petrose qui est une véritable nullité et un type des plus drôles : la preuve c'est qu'il a quitté l'emplacement de l'annexe qui avait été bâtie l'année dernière, sous prétexte qu'étant toujours malade et son enfant aussi il fallait qu'il transportât sa hutte ailleurs pour respirer un air plus sain, et

Petrose et Marguerite

alors il est allé se bâtir une misérable hutte à un quart d'heure de l'annexe au milieu de fourrés épais : c'est là que nous le trouvons. Les enfants des villages voisins qui avaient aussi leurs petites huttes auprès de leur instituteur ont aussi déménagé avec lui. C'est absurde cette reconstruction nouvelle, d'autant plus que Petrose a fait comme Gribouille qui, par crainte de l'eau, s'est jeté dans un puits ! Lui, par crainte de la maladie, est allé vivre à côté de la hutte d'une malheureuse lépreuse qui est dans un état épouvantable, et Marguerite et sa petite et les fillettes de l'école sont là constamment dans cette cour contaminée, dans l'entourage de cette femme dont le pied est quelque chose d'effrayant à voir. J'ai été la voir ce soir, la malheureuse ne fait que gémir, son pauvre pied est en décomposition avancée, le pus coule par toutes les fissures et un linge noir comme de l'encre recouvre cette affreuse misère. J'ai promis d'aller la nettoyer et la panser demain matin.

Type de femme
Matotela à Sichili

Quel dommage que Mlle Giugler ne soit pas ici, elle ferait certainement mieux que moi. Enfin je ferai tout mon possible, que Dieu m'aide seulement ! Pauvre, pauvre créature ! Son souvenir me hante terriblement.

En revenant de cette visite, j'ai rencontré un autre lépreux d'une vingtaine d'années, il a le visage très sérieusement atteint ; j'ai découvert en causant avec lui, qu'il était le fils de la femme malade. Pauvres, pauvres gens ! Ce soir M. Jalla et moi avons eu une conversation sérieuse avec Petrose et lui avons montré sa sottise d'avoir quitté une place vaste et aérée, pour aller se fourrer au milieu d'arbres épais et surtout à proximité d'une lépreuse aussi malade. Je crois qu'il a compris et a pris peur, il reviendra ici sans doute. Je dis ici, car nous avons installé notre campement sur l'emplacement de l'annexe proprement dite, auprès de la grande chapelle, qui sert d'école et de lieu de culte. Les gens de Sichili me sont extrêmement sympathiques ; ils nous ont reçus avec une grande démonstration de joie et ce n'est que très tard dans l'après-midi qu'ils nous ont quittés. Tout de suite il y eut des malades à soigner, des plaies à panser, ce que je fis du reste avec plaisir. Et maintenant nous sommes seuls avec nos hommes. Ces derniers je les entend, ils sont là tout à côté de nous ; ils sont très excités, ils parlent des lions et, par crainte de la visite de ces derniers, ils ont allumé un immense feu fait de troncs d'arbres. J'espère que ces Messieurs nous laisseront tranquilles.

Du reste, pourquoi craindre ? Ma mère me dirait : « Mon enfant, ce que Dieu garde est bien gardé. » Je le crois aussi.

Mercredi soir, 29 novembre.

Journée des plus remplies aujourd'hui. Nous avons fait passer des examens à 40 élèves ; nous pensons finir demain avec les autres. Tous ces petits commençants ne sont guère ferrés en histoire sainte et tel vous répond crânement que la femme d'Adam était la Bible ! un autre que la femme d'Abraham était Elisabeth. Il y a dans leur petite cervelle toute neuve une confusion à n'en plus finir et ce n'est qu'après plusieurs années d'école qu'ils se feront une idée plus nette de ce qu'on leur enseigne. J'ai eu aussi beaucoup de malades à soigner et je suis allée aussi panser cette malheureuse lépreuse dont le pied est si affreux. Elle s'est laissée faire bien gentiment, lorsque je lui ai mis le pied dans le bain de permanganate ; sa plaie était pleine de vermine, ce qui laisse à deviner les souffrances qu'elle endure nuit et jour ! Elle était si reconnaissante de ce que j'ai pu faire pour elle. Demain je la panserai de nouveau et ensuite je montrerai au mari la façon dont il faut la soigner. Je sais bien que tout cela ne la guérira pas, mais cela la soulagera un peu et je laisserai des linges au mari pour envelopper ce pauvre membre si meurtri et du savon pour laver les linges ; cela aidera

à mettre autour de la pauvre femme un peu de propreté. Le mari est un exemple extraordinaire de fidélité et de dévouement. Il a épousé cette femme alors qu'elle avait déjà la lèpre et voilà plus de 20 ans qu'il la garde et qu'il la soigne. Il n'a pas pris d'autre femme car il aime vraiment celle-là. Et pourtant, quand on voit cette pauvre épave humaine se traînant sur ses genoux pour sortir dans la cour, hâve, décharnée, le visage tout convulsé par la souffrance, on trouverait encore une excuse à ce mari s'il prenait une autre femme pour soigner ses enfants et faire ses champs. Il me disait aujourd'hui : « Vois-tu, je suis malheureux de voir souffrir cette femme que j'aime, elle souffre jour et nuit et je ne puis la soulager. Comme tu vois je n'ai pas pris une autre femme, mon cœur n'a pas voulu qu'une autre femme vînt chez moi et cependant la plupart du temps je manque de nourriture, car moi, homme, je ne puis pas faire assez de champs, et que deviendrait ma femme pendant ce

Lapalika, le mari de la lépreuse

temps-là ? Je suis obligé de demander à manger par-ci par-là dans le village. » En revenant de cette course j'étais toute bouleversée de cette misère affreuse, je pensais que cet homme de la forêt, vivant loin de toute civilisation et encore plongé dans le paganisme, agissait vis-à-vis de sa femme comme beaucoup de chrétiens n'agiraient peut-être pas et je compris mieux que jamais la parole du Christ : « Il en viendra d'orient et d'occident qui vous devanceront dans le royaume des cieux. »

Rentrée à notre campement, je trouvai plus d'une quarantaine de femmes qui m'attendaient pour me saluer et causer avec moi. J'aidai d'abord M. Jalla à terminer les examens, cela nous mena jusqu'à une heure de l'après-midi ; nous prîmes vite un peu de nourriture, puis j'emportai ma chaise au milieu de cette belle bande de femmes et je passai avec elles plus d'une heure et demie à causer et à leur enseigner un cantique bien simple que je traduirai ainsi :

Le Seigneur Jésus est amour,
Il me sauve, avec quelle force !

et le refrain :

Ahe, ahe, ahe, je dis encore :
Mon Seigneur, tu m'aimes tellement.

Je leur fis répéter ces paroles plus de vingt fois et les leur fis chanter autant de fois, aussi après cela je n'avais plus de voix. Elles prêtèrent très attention au

message que je leur donnai, oh ! un message très simple, leur disant qui était Jésus et quel amour était le sien. Que Dieu veuille que la petite semence jetée cet après-midi dans ce terrain inculte puisse porter des fruits pour sa gloire ! Marguerite est pleine de zèle et de bon vouloir, mais elle se décourage facilement parce que les femmes n'affluent pas aux réunions qu'elle veut leur faire. Je l'ai consolée en lui disant que du moment que deux où trois femmes venaient vers elle cela suffisait et qu'elle devait les enseigner comme s'il y en avait vingt ou trente et je tâchai de lui faire comprendre l'importance d'une âme aux yeux de Dieu. Elle semble avoir compris et la voilà de nouveau très enthousiasmée pour continuer sa tâche.

Enfants zambéziens

Elle est vraiment gentille, Marguerite, c'est une valeur pour une annexe, mais aussi combien elle doit

se trouver isolée bien souvent au milieu de cette tribu différente de la sienne et si loin de la station missionnaire ! Oui, je plains ces instituteurs qui doivent vivre seuls, si loin, par leurs propres forces au milieu de païens et de gens indifférents, c'est comme cela que certains, après avoir lutté avec courage et enthousiasme au début, se sont découragés par la suite, sont devenus routiniers et sans enthousiasme. Mais je le répète, ils sont à plaindre et maintenant que j'ai vu si bien leur vie de près, je penserai davantage à eux et prierai mieux pour eux et je demande à ceux qui liront ces lignes d'en faire autant, afin que ces humbles témoins du Maître reçoivent des forces extraordinaires dans leur grande solitude.

M. Jalla, avec les chefs des différents villages et Petrose, ont décidé le déplacement de l'habitation de ce dernier en bas de la colline, l'année prochaine, en hiver, alors qu'il y aura de l'herbe en quantité. La chapelle sera aussi transportée là-bas, de sorte que tout est concilié, Petrose sera dans un endroit sain et la station de l'annexe sera très bien située. Les travaux ont commencé aujourd'hui, les femmes sont allées en grand nombre arracher l'herbe et les petits arbustes alors que les hommes préparaient l'emplacement des huttes, car il n'y aura pas seulement celle de Petrose, mais aussi celles des enfants qui viennent de loin et qui habitent auprès de leur instituteur.

Cet après-midi nous avons eu de nouveau un orage

épouvantable, j'ai bien cru que ma tente serait enlevée par le vent; la pluie a été si abondante qu'elle filtra à travers la tente et tomba sur toutes mes affaires et sur mon lit ; heureusement j'ai pu recouvrir celui-ci de mon imperméable ce qui l'empêcha d'être complètement mouillé. Demain j'en serai quitte pour tout faire sécher. Çà, c'est ce qui s'appelle le revers de la médaille, ce n'est pas gai d'aller se fourrer sous des couvertures encore toutes humides de pluie ! Mais bah ! cela ne fait rien, il faut au contraire être reconnaissant qu'elle tombe, cette précieuse pluie qui va faire pousser le grain de tous ces pauvres gens qui ont si faim !

Jeudi 30 novembre.

Encore à Sichili ! Nous avons fini avec l'école aujourd'hui et nous avons vu le nouvel emplacement de l'annexe en bonne voie d'être terminé. Cela va vite ici pour faire une maison. Sur le parcours d'un grand cercle, on creuse une tranchée d'une profondeur de 30 cm. environ, dans laquelle on place de la paille, du grain qui a été récolté à la dernière saison et les murs sont bâtis ; ensuite on y place le toit de chaume et la hutte est terminée. Naturellement il y a encore la porte, mais c'est bien simple aussi : elle est faite de gros bois que l'on fait glisser entre deux autres bois

qui sont placés l'un en haut et l'autre en bas, c'est tout. On comprend après cela combien facilement on bâtit un nouveau village.

J'ai soigné encore beaucoup de malades aujourd'hui, entre autres la pauvre lépreuse. Oh ! quelle odeur affreuse se dégageait de ce pauvre corps et quelle détresse il y avait dans le regard de cette femme ! Il y a une quantité de lépreux dans les villages environnants, je suis arrivée à en compter une vingtaine. Ce matin, un de ces malheureux qui n'a plus ni mains, ni pieds était venu me demander de la médecine pour le guérir, je lui expliquai qu'il n'était pas en mon pouvoir de le guérir et il semblait si déçu, si écrasé de voir sa dernière espérance s'évanouir de son cœur. Mais le cas le plus navrant encore est celui de la nièce de cet homme, une fillette de quatre à cinq ans qu'il m'avait amenée, son beau petit corps est déjà tout marqué de grosses taches de cette terrible maladie, et

Notre chasseur a tué un grand oiseau...

dire que, si elle vit, elle traînera une triste existence, comme celle de la malheureuse femme que j'ai soignée hier et aujourd'hui ! Oh ! si l'on pouvait trouver le moyen de guérir cette affreuse maladie, quelle bénédiction ce serait ! Et cependant il paraît que beaucoup de lépreux vivent vieux et la preuve m'en a été donnée par une très, très vieille femme que je suis allée voir ; elle ne peut plus bouger tant elle est vieille, son corps est tout parcheminé, on aurait dit une momie ; elle a perdu les doigts des pieds par la lèpre, il y a encore d'énormes plaies cicatrisées sur ses jambes, mais la suppuration a cessé et elle n'a plus de plaies depuis longtemps. J'ai vu une autre vieille, à côté de la hutte de la première, on aurait dit un morceau de bois tant son corps était desséché, elle est aveugle et tout édentée, elle n'arrive pas à se faire comprendre. Je lui mis un petit paquet de sel dans la main (ici le sel est le cadeau par excellence, car les noirs en sont très friands) ; quand elle eut compris que je lui donnais du sel, elle serra son trésor contre elle et par toutes sortes de grimaces elle montra sa joie et sa reconnaissance. Dire que ce sont des créatures humaines. O Dieu ! quel mystère que celui-là !

J'ai été profondément émue de voir comme cette tribu des Matotela soigne bien leurs vieillards, les Malozi n'ont pas tant d'égards pour les vieilles personnes qu'ils envoient mourir très isolées dans les villages de la forêt. Ici les vieilles ont leur petite hutte, leurs

petits-enfants dorment avec elles et leur préparent leur nourriture, on les nettoie, bref on leur donne tous les soins nécessaires et cela avec beaucoup de simplicité et de dévouement, on sent que ces devoirs-là sont de rigueur dans leur tribu.

Et maintenant nous en avons fini avec Sichili, demain nous allons nous diriger sur Sebéta, qui est une toute nouvelle annexe. Si je me suis trouvée en pays de connaissance ici avec Marguerite, à Sebéta je me trouverai aussi en famille, car l'instituteur que M. Jalla y a placé et va installer dimanche prochain dans ses fonctions, n'est autre que Kanyanga qui a épousé une de mes chères filles, Sebésu, il y a quatre ans. C'est ce même jeune homme qui m'accueillait avec tant de démonstrations en gare de Bulawayo, lorsque je revenais il y a deux ans.

Sebéta, vendredi soir, 1er décembre.

Ayant eu de la pluie toute la nuit dernière, il nous a été impossible de partir tôt ce matin. Il a fallu que le soleil voulût bien apparaître pour sécher un peu nos tentes qui, toutes trempées, auraient été trop lourdes pour les épaules de nos hommes. Nous avons quitté Sichili vers 10 heures du matin, escortés de tous les enfants de l'école, qui devant, qui derrière, chantaient à gorge déployée. J'emmenais avec moi la petite Nzilyo,

fillette d'environ 10 ans, qui fera partie de notre internat. Il est de toute importance que nous formions quelques fillettes pour nos annexes, afin qu'elles puissent aider les femmes de nos instituteurs et surtout, oh ! surtout, pour qu'elles puissent apporter au milieu de leur tribu des habitudes hygiéniques, morales et religieuses. Quand je vois comment poussent toutes ces petites sauvageonnes et que je pense à telle de nos fillettes dont la transformation a été si grande, je suis encore plus convaincue de l'idée que notre œuvre d'internat est l'œuvre régénératrice par exellence, qui avec le temps amènera de grands changements dans les mœurs de ce pays.

Nzilyo était accompagnée par sa mère et cette dernière était bien émue de voir partir son enfant si loin, pour elle Seshéké est certainement le bout du monde. Avant de quitter son enfant, la mère lui a tendu une gourde d'eau en lui disant : « Bois encore de ma main, la route sera longue », puis elle a regardé longuement la petite, m'a dit : « Lumela me » (au revoir, mère), et s'en est allée à son village sans plus se retourner, le cœur bien gros, j'en suis sûre ; me voilà donc en charge d'une petite sauvageonne qui a pour tout vêtement une petite jupe faite en franges de corde. Nous ne nous connaissons pas encore et chacune étudie l'autre pour savoir ce que l'une ou l'autre pense. La petite Nzilyo a une tête très fine, une petite bouche pincée à l'européenne, ce qui laisse prévoir que notre sauvageonne en

pense plus long qu'elle n'en dit. Je lui avais promis qu'elle retrouverait ici deux autres petites de notre internat qui sont à une journée et demie de marche de Sebéta, mais elles n'y sont pas, je suppose qu'elles iront nous retrouver à l'autre annexe de Njoko. Je pense aussi emmener une autre petite d'ici, afin de donner une compagne à celle de Sichili, nous verrons demain qui sera l'élue.

Mlle Dogimont et Sebésu

Notre arrivée à Sebéta a été une jolie surprise, car le messager qui avait été envoyé de Sichili pour annoncer notre arrivée n'a pas paru. Quelle joie pour Sebésu de me revoir ! Elle riait, elle parlait vite, tant elle était excitée. Oui je me sens vraiment en famille avec ces deux enfants spirituels que je suis depuis plus de 7 ans. Ils sont si heureux ensemble, et jeunes, pleins d'enthousiasme, ils entraîneront les autres après eux. Sebésu, avec sa belle naïveté de toujours, me disait : « Sais-tu, mère, qu'ici les gens ne m'appellent pas par mon nom ? J'ai beau leur dire que je suis Sebésu, ils m'appellent

toujours « musali wa muluti » (ce qui veut dire : la femme de celui qui enseigne). — Eh bien, mon enfant, lui dis-je, c'est un beau titre, il faut que tu le mérites et que tu aides bien ton mari dans sa tâche. — Tu sais, je l'aide mon mari, me répondit-elle, je fais l'école avec lui tous les jours, tu comprends bien que seul avec près de cent élèves il ne pourrait pas s'en sortir. — Ça, c'est très bien, Sebésu, et les femmes les visites-tu ? leur parles-tu du Sauveur ? — Oh ! que oui, mère, je vais les voir chez elles, je leur enseigne des cantiques et je prie avec elles ». Ces réponses m'amusent beaucoup, car je connais les capacités de ma petite Sebésu ; ce n'est pas un aigle d'intelligence, loin de là, mais c'est une nature si simple, si bonne, si confiante, qu'elle fait du bien rien qu'en causant avec elle. Cet après-midi, je remarquais combien toutes les femmes qui étaient venues nous saluer étaient gentilles avec elle, on pouvait voir tout de suite qu'elles aimaient beaucoup Sebésu. Nous avons amené avec nous un jeune aide pour Kanyanga, j'espère qu'il sera sage, et j'espère qu'il saura se choisir une jeune femme comme Sebésu, qui sera pour lui une aide et un appui. Kanyanga me disait : « Je ne sais comment je ferai si je n'avais Sebésu pour m'aider. » N'est-ce pas là le meilleur témoignage rendu à nos internats de filles ?

C'est joli ici ; l'annexe avec la maison de l'instituteur, les nombreuses huttes des garçons d'un côté, celles des filles d'un autre côté (beaucoup d'enfants habitent

des villages éloignés, ils retournent tous les vendredis à midi chez eux pour chercher la nourriture de l'autre semaine), et la grande et belle chapelle de 16 mètres de long sur 7 mètres de large, constituent un véritable petit village. A propos de chapelle, voilà un immense bâtiment construit sans un seul clou, les chevrons sont soutenus par de longs bois fourchus, et tout l'ensemble a l'air solide et durable. C'est heureux que l'emplacement de cette annexe ait été décidé à un kilomètre au moins des villages, car il y a encore plus de lépreux ici qu'à Sichili ; en traversant les deux petits villages, j'en ai compté sept sur mon chemin et naturellement je n'ai pas vu tous ceux qui sont dans les huttes ou dans les cours. C'est un véritable danger public. Oh ! quand donc aurons-nous une léproserie comme au Lessouto pour toutes ces malheureuses créatures, qui traînent après elles la contagion et la souffrance ?

Les gens d'ici sont encore plus sauvages que ceux de Sichili. En me voyant passer certaines femmes sortaient la tête de leur cour et me criaient : « lumela date » (bonjours père), j'eus beau leur crier à mon tour que j'étais une mère, elles répondaient invariablement : « Oui, oui, bonjour, père. » Ce n'est cependant pas à cause de mes cheveux courts qu'elles s'entêtent à m'appeler « père », car avec mon casque enfoncé jusqu'aux yeux on ne voit guère ma coiffure, c'est tout simplement parce qu'elles n'ont jamais vu de femme blanche et dans leur petite cervelle ne peuvent penser

qu'il y ait des femmes chez les blancs. D'autres à mon approche rentraient bien vite dans leur hutte, comme si elles avaient vu apparaître un lion ; — mais ça ne fait rien, nous ferons connaissance et nous finirons par être bonnes amies quand même.

Samedi 2 décembre.

Les gens d'ici sont bien gentils et généreux, tout de suite les femmes se sont mises à piler le grain, et ce matin elles ont apporté de beaux plats de farine pour nos porteurs. Quelle bonne aubaine ! nos hommes se sont régalés aujourd'hui. On a fait savoir dans tous les villages voisins que nous étions arrivés et que demain il y aurait un grand culte ; il y aura beaucoup de monde et du matin au soir nous n'aurons pas un moment de répit. Je suis allée faire une visite aux deux villages d'ici, à côté, avec Sebesu ; j'ai vu un grand nombre de femmes qui étaient en train de piler leur grain ou de cuire leur farine. Celles qui ont eu si peur hier se sont apprivoisées aujourd'hui, il n'y a que les petits enfants qui ont gardé une belle frousse à mon approche et poussent des cris de paons dès que je les regarde ou que je leur parle.

J'ai retrouvé, ici, deux enfants de cette femme Mossouto, que j'ai soignée de la dysenterie en 1917 et qui est morte après m'avoir donné sa maladie. Pauvres enfants, ils ont connu des jours meilleurs

avec une mère qui était très développée ; leur père les a abandonnés à sa famille et s'en est retourné dans le Sud, sans plus s'occuper d'eux. Amiel, le petit garçon, et Ma'rone, la petite fille, suivent l'école et ont l'air bien gentils ; demain j'irai voir la famille avec laquelle ils vivent.

Ma'rone et sa petite sœur Namuèka

Nous avons vu arriver cette après-midi l'homme de Sichili qui était allé payer sa taxe à Seshéké, nous lui avions demandé de nous apporter notre poste ici ; cela était une belle joie, après dix jours de silence entre le reste de l'humanité et nous, d'avoir des nouvelles de ceux que nous aimons. Tout va bien à la Station, mes deux amies font toute la besogne avec courage et entrain et tout le monde se porte bien. La journée d'aujourd'hui a été plutôt une journée de repos, nous avons causé tranquillement avec les uns et les autres, mais c'est demain que la journée sera remplie !

Lundi 4 décembre.

Nous sommes encore ici, car M. Jalla tient à voir toute l'installation du nouvel instituteur entièrement terminée. Les hommes ont apporté les bois et ont construit la hutte, ont fait la charpente du toit, les femmes ont apporté l'herbe pour recouvrir ce toit, ce que les hommes feront demain, puis ils le poseront sur les murs de la hutte et ce sera fini. Ensuite ce sera l'affaire des fillettes à apporter la terre, et celle des garçons à apporter la bouse de vache pour plâtrer la dite hutte, et tout le monde aura mis la main à la construction de la demeure de Moyauka.

Hier matin, nous avons eu un bel auditoire au culte d'inauguration de la chapelle et de l'installation de Kanyanga ; plus de 200 personnes se pressaient dans cette chapelle si vivement construite. M. Jalla les remercia d'avoir si vite construit un bâtiment d'école qui sert en même temps de chapelle, d'avoir bâti une demeure à un instituteur et une dizaine de huttes aux fillettes et garçons qui viennent de loin et habitent ainsi auprès de leur instituteur. C'est superbe, en effet, tout ce que ces gens ont fait en si peu de temps, pour avoir à eux leur école et leur instituteur ; mais, tout en les félicitant et en les remerciant, M. Jalla leur dit qu'il espérait que le feu de ce premier zèle ne se refroidirait pas avec le temps, mais qu'au contraire ils s'efforceraient d'être toujours plus désireux, non seulement d'aider

leurs instituteurs, mais aussi d'apprendre à connaître le Sauveur. Il leur laissa comme parole à conserver dans leur cœur : « Jésus est la lumière ».

Avant le culte, il a fallu d'abord attendre que tous les villages fussent représentés, les hommes venaient les premiers avec leur chef en tête, puis venaient les femmes. Que de femmes ! que de femmes ! Il y en avait certainement plus de 250, et quelles misérables créatures, à la figure stupide, sans aucune expression, et quel accoutrement que le leur, une petite peau de chèvre derrière, une petite peau devant, c'est tout. Mais le plus triste et le plus repoussant c'est leur malpropreté ; décidément, les femmes Matotela tiennent le record en cela, la plupart ont une telle crasse sur leur corps qu'on dirait qu'elles sont peintes, et pourtant ici l'eau ne manque pas. Ma pauvre petite Sebesu aura fort à faire, pour enseigner un peu ces pauvres créatures qui ressemblent bien plus à des animaux qu'à des êtres humains. Un homme m'a dit, hier matin : « Basali ki lifolo-folo feela » (c'est-à-dire : « Les femmes sont des animaux seulement »), et cela dit avec un tel mépris, que j'en ai eu le cœur torturé toute la journée. Ah ! oui, il y a fort à faire quand on entend pareille réflexion, qui rend, en somme, la pensée dominante chez tous les hommes et c'est pour cela qu'il serait désirable que des dames missionnaires les visitent souvent, afin que les hommes Matotela parviennent à se faire une autre idée de la femme. Mon rêve serait

de m'installer, non pas quelques jours, mais quelques mois au milieu de tous ces gens et de m'occuper très spécialement des femmes et de tous ces petits enfants misérables qui croupissent dans la saleté et je suis sûre que, si l'on pouvait faire cela, il y aurait un grand pas de fait en avant pour le relèvement de la femme et cela préparerait le terrain pour l'évangélisation. La plupart du temps, le grand obstacle de l'évangélisation dans ce pays-ci c'est la femme, c'est elle qui est la plus butée, la plus récalcitrante à ce que ses enfants aillent à l'école, habitent chez les missionnaires. Il faudrait faire davantage pour elles, et c'est pour cela que nous ne serons jamais assez de femmes pour travailler à éveiller, chez ces pauvres sœurs déchues, le cœur et l'intelligence.

Fleurs sauvages de Sebéta

Avant d'entrer à la chapelle, j'ai donné mes soins à tous ceux qui me le demandaient ; il y eut une belle clientèle ! Même un homme est venu se faire arracher une dent ! Mais rien ne fut plus amusant que le palabre qui suivit cet événement si nouveau pour eux.

Plusieurs hommes qui avaient assisté à l'opération, dès qu'ils virent la dent que j'avais jetée par terre, se réunirent en cercle autour d'elle et les commentaires et les exclamations commencèrent. Un disait : « Elle a fait « hic » et la dent est venue, c'est une chose étonnante. » Un autre prit la dent, la retourna dans tous les sens et gravement ajouta : « Il n'y a pas de chair autour de cet arbre. » Et j'en passe un tas d'autres, c'était vraiment drôle. Après le culte, nous prîmes vite notre petit lunch et j'allai trouver toutes les nombreuses femmes qui s'étaient réunies à la lisière de la forêt, et qui m'attendaient. Comme beaucoup habitaient très loin, je ne pouvais remettre à plus tard cette petite réunion. Je leur enseignai le verset si simple que j'enseigne partout où je passe :

Le Seigneur Jésus est amour, etc., etc.

Tout d'abord ce furent des rires et des caquetages à n'en plus finir, la pensée qu'elles devaient répéter ensemble ces paroles après moi les faisait tordre de rire et beaucoup se cachaient la figure par terre pour rire à leur aise. Cela leur paraissait si étrange et nouveau pour elles ! Aussi, je me mettais si bien à leur place, que j'avais plutôt envie de rire avec elles que de les gronder ; je pouvais si bien me représenter ce qu'avec leur mentalité elles voyaient de comique dans l'étude d'un chant. Enfin, tant bien que mal, le verset fut répété et appris par certaines et, après m'être égosillée

à répéter tant de fois les paroles et le chant, pour me reposer la voix, je leur expliquai très brièvement qui était Jésus, quel amour était le sien pour nous. Puis le chant fut repris, mais tout à coup des cris de frayeur

Examen d'école à l'annexe

nous arrêtèrent net : un gros serpent, perché sur l'arbre sous lequel je me tenais, penchait sa tête vers nous et nous écoutait chanter, il était probablement étonné, lui aussi, de ce concert nouveau dans la forêt ; mais alors ce fut une débandade en règle, des « sauve qui peut » de tous côtés, et les femmes criant, riant, firent un tel vacarme qu'il fut impossible de continuer à chanter. Du reste il était temps, pour la plupart, de rentrer chez elles. Sebesu était scandalisée de leur conduite et me disait d'un air vexé : « Vois-tu, mère, elles sont toutes très sottes ces femmes, c'est du bois

seulement. » — « Eh bien, mon enfant, lui répondis-je, cela te prouve encore plus le bonheur que tu as eu de vivre chez nous, de te développer et d'apprendre à aimer Jésus ; à ton tour, maintenant, de faire pour ces pauvres femmes ce que nous avons fait pour toi. »

Ceux qui, en Europe, pensent qu'il n'y a qu'à réunir de grands auditoires, de prendre la Bible en mains et d'enseigner tous ces païens qui vous regardent avec des yeux brillants d'intelligence et remplis du désir d'accepter l'Evangile, seront bien détrompés en lisant ces efforts déployés pour faire comprendre à toutes ces femmes l'A B C de l'Evangile ! Et encore je ne me fais pas d'illusion, elle ne se souviendront probablement pas de ce que je leur ai enseigné, il faudra revenir encore plus d'une fois vers elles pour leur faire comprendre que Jésus est le Fils de Dieu et qu'Il est notre Sauveur.

Ce matin, j'ai passé une partie de mon temps à l'école pendant que M. Jalla s'occupait toujours de l'installation de l'annexe avec les chefs. J'ai tenu à voir comment Kanyanga et Moyauka se tiraient d'affaire pour enseigner leurs élèves. Ce n'est pas une petite chose que d'enseigner tant de commençants et l'on comprend très bien que ces deux jeunes gens se sentent un peu débordés. Je leur ai donné quelques conseils pédagogiques pour faire leurs leçons et leur ai fait un emploi du temps. Le matériel scolaire laisse beaucoup à désirer sur les annexes, il faudrait que nos

aides soient mieux pourvus si nous voulons qu'ils enseignent mieux.

Nous espérons que demain Nasambala, l'envoyé du « Kuta » (tribunal indigène), nous rejoindra. C'est lui qui, au nom de la nation, rassemble les chefs dans les villages et veille à ce que tout soit fait avec ordre, et puis nous nous dirigerons vers l'annexe de Sefué, au Njoko.

Mardi 4 décembre.

J'ai fait connaissance de la famille de ces deux enfants dont la mère était une femme du Lessouto et est morte à Seshéké de la dysenterie il y a quelques années. Pauvres petites épaves ! Ils ont été recueillis par une grand'mère, lépreuse au dernier degré, et par une tante également lépreuse ; ils sont presque nus et si négligés et toujours exposés à gagner l'affreuse maladie de leurs parentes ! Que dirait la pauvre maman, cette Lydia au jolie visage, aux manières fines, qui habillait ses enfants comme de petits européens, si elle voyait ses chers petits si misérables ? En souvenir d'elle, je vais prendre la petite dans notre internat ; la grand'mère ne veut pas, mais Nasambala, qui est l'oncle de la petite et que nous attendons, arrangera la chose. Une autre petite, celle qui avait trois mois et que j'ai sauvée de la dysenterie, est chez un autre parent et nous la rencontrerons sur notre chemin du retour. Je me réjouis beaucoup de la revoir.

Vendredi soir, 7 décembre.

Sur la route de Sefué.

Nous n'avons pu quitter Sebéta que mercredi à midi, car Nasambana, l'envoyé du « Kuta » de Seshéké, a réuni tous les chefs de la contrée afin de leur présenter Kanyanga au nom du « Kuta ». Devant nous il leur a dit tous les devoirs que leur imposait la possession d'une école et d'un instituteur : leurs enfants doivent assister régulièrement à l'école, eux-mêmes doivent assister avec leurs femmes et leurs gens aux cultes du dimanche et ils doivent veiller à ce que l'instituteur ne manque pas de nourriture. Toutes ces exhortations étaient bien belles, mais seront-elles observées ?

Nous nous acheminons donc par étapes vers la région du Njoko ; nous traversons d'immenses plaines et forêts et depuis ce matin nous avons longé la rivière du Lwanja. Cette rivière n'est réellement pleine d'eau qu'à l'inondation ; en ce moment ce ne sont que de longues herbes qui sortent de son lit qui est bien bas, mais quelles magnifiques plantations de riz on pourrait faire dans un endroit aussi humide et aussi bien placé ! Nous avons traversé quelques villages où notre arrivée a fait une véritable sensation ! Entre autres, dans l'un, nous rencontrons les femmes qui travaillent aux champs. Tout d'abord elles prennent peur et fuient, ensuite elles reviennent en bande et nous font leurs salutations nationales, leur : « Lulueza », c'est-à-dire

de grands cris en se tapant sur la bouche. Nous avons été escortés au milieu de ce vacarme jusqu'à leur village, à 1/4 d'heure de là. Elles comprennent très peu ce qu'on leur dit, toutes sont des Matetela.

Mlle Dogimont et ses trois brebis, Nzilyo, Ma'Rone et Maliki

En arrivant dans ce village, j'ai la joie de voir accourir à ma rencontre notre chère petite Maliki qui était venue m'attendre là pour retourner à Seshéké. Elle vient de Sebofu, c'est elle la plus éloignée de nos internes, son village est à 5 jours de Seshéké. Ses parents l'ont accompagnée et me donnent une poule comme cadeau de bienvenue. Voilà donc une troisième petite brebis que je ramènerai à Seshéké, les deux autres sont tout heureuses d'avoir une nouvelle compagne de voyage auxquelles s'est joint Amiel, frère de Ma'Rone, qui ne veut pas quitter sa sœur et vivra chez nous ; il suivra l'école et entre temps aidera notre garçon de cuisine.

Hier soir nous étions bien fatigués et espérions avoir

une bonne nuit, mais vers 1 heure du matin j'entends les hommes qui couchent près de nous, dans la grande cour qu'on nous avait préparée, gesticuler et crier : ils étaient envahis par le *seloui* (fourmi guerrière). Bientôt ces terribles insectes avaient envahi ma tente et mes petites négrillonnes avaient vite fait de fuir sans même prendre le temps de s'envelopper dans leurs couvertures : moi-même j'eus à peine le temps d'enfiler mon manteau de pluie et mes chaussures et je courais rejoindre les autres qui, autour d'un grand feu, tapaient tous du pied pour que les *selouis* ne leur grimpent pas sur le corps. M. Jalla, dont les *selouis* n'avaient pas plus respecté son abri que le nôtre, et moi nous n'eûmes pas autre chose à faire que de battre la semelle aussi ! Ce n'est qu'après une lutte d'au moins une heure, alors que tous les hommes armés de torches eurent mis le feu aux nombreux cordons de *selouis*, que nous pûmes regagner nos lits où nous ne dormîmes guère, car deux heures plus tard il fallait se mettre en branle pour le départ.

Rude journée aujourd'hui ; longue marche au soleil. A 11 heures nous arrivions au village de Samakutu où nous nous sommes arrêtés pendant la grande chaleur du jour. Cela tombait bien car j'ai pu donner mon aide et mes soins à une femme qui donnait naissance, pendant que j'étais là, à un gros garçon. Probablement qu'en souvenir de moi et de l'aide que j'ai apportée on l'appellera « Missi », ce qui veut dire « Mademoiselle »,

et c'est ainsi que, quoique garçon, il sera « Mademoiselle ». Mais autant ce nom-là que celui de « Naboukou » (vert) ou « Nawa » (haricot), ou encore « Sembottue » (Grenouille) !

Je suis bien contente d'avoir pu aider efficacement cette pauvre femme et, en cette circonstance, j'ai assisté à des scènes de superstition et de paganisme extraordinaires de la part des autres femmes ! J'ai même dû user d'une autorité ferme et énergique pour obtenir accès auprès de la malheureuse, qui, sans mon intervention, serait peut-être morte. Oh ! dans quelles ténèbres et dans quelle ignorance profonde vivent toutes ces femmes de la forêt !

Il y a un instant, nous avons eu le culte du soir avec les gens du village où nous passons la nuit. M. Jalla s'efforçait de leur faire comprendre pourquoi nous étions venus vers eux. Je crois que la plupart des hommes ont compris, car presque tous savent le sikololo, langue officielle du pays, mais les femmes qui restent chez elles ne comprennent que le sitotela, à l'exception de quelques-unes qui sont plus intelligentes ou qui ont eu quelque rapport avec la capitale de leur district qui est Seshéké. En les regardant toutes, je me disais que c'était bien dommage de ne pouvoir leur parler de l'amour du Sauveur dans leur propre langue ! Puisque nous avons des fillettes Matotela, il faut absolument que je m'exerce à apprendre un peu leur langue, afin que l'année prochaine, quand je reviendrai

ici, je puisse avoir plus d'intimité avec toutes ces femmes Matotela. Que de besogne il y a devant nous et de quelle force gigantesque nous avons besoin, et surtout, oh ! surtout, de quelle réserve d'amour nous avons besoin pour aimer tous ces pauvres gens et pour accomplir la tâche qui est devant nous !

Annexe de Sefoué au Njoko,
dimanche 10 décembre.

Nous ne sommes arrivés ici qu'hier à midi, après une très longue marche à travers une immense forêt. Nous aurions pu, paraît-il, prendre un chemin plus court, mais, si nous l'avions pris, il est probable que nous aurions rencontré les lions. Ces derniers sont allés, dans la matinée d'avant-hier, dans le village de Mboinga, que nous aurions dû traverser si nous n'avions pris l'autre chemin. Ils ont tué, à 10 heures du matin, deux vaches qui paissaient près du village. Les deux petits bergers qui gardaient le troupeau coururent avertir les femmes du village ; il n'y avait pas d'hommes, car tous étaient allés travailler pour gagner la taxe qu'ils doivent au Gouvernement anglais et qui est de 10 shillings par an (12 fr. 50). Les petits garçons avaient à peine annoncé la nouvelle, qu'un lion apparut à l'entrée du village. Ce fut alors une belle panique parmi ces femmes et ces enfants qui n'avaient rien

pour se défendre. Tous poussèrent des cris et allèrent se réfugier dans leurs huttes, mais une pauvre vieille femme eut si peur qu'elle s'évanouit avant d'avoir atteint sa hutte. Alors sa fille, une toute jeune femme avec son bébé sur le dos, s'armant de courage et de... sa pioche ! tint tête au lion et le força à prendre la fuite. Probablement, le lion n'ayant pas faim, n'avait pas envie d'attaquer et probablement aussi, l'audace de la courageuse femme le déconcerta et lui fit peur. Nos hommes, en entendant raconter cela par le chef d'ici, ne cessaient de répéter : « Ka niti, musali, yo o na ni pilu ituna », c'est-à-dire : « En vérité, cette femme a un grand cœur ! » Je le crois aussi et sans doute

Femmes et fillettes pilant le grain

beaucoup d'hommes n'auraient osé tenir tête à un lion, avec, comme seule arme, une petite pioche !

Le village de Sefoué, où se trouve notre annexe, est très grand. Le chef Sefoué est le plus important du Bototela et naturellement il aime montrer son importance par le nombre considérable de femmes qu'il possède ; il en a au moins une dizaine. Les femmes sont très nombreuses dans le village ; les hommes sont allés travailler à Livingstone pour trouver l'argent de leur taxe qu'ils doivent payer avant le 31 décembre. Elia, l'instituteur d'ici, sa femme et l'autre jeune aide avec sa femme, étaient bien heureux de nous voir arriver. Pour tous ces aides qui sont si isolés, c'est toujours un sujet de grande joie que la visite de leurs missionnaires. Cet après-midi, j'ai eu une bonne réunion avec les femmes qui étaient très nombreuses. Ici, elles comprennent bien mieux le sikololo et je sentais qu'elles me suivaient dans les explications que je leur donnais. Ce qui est difficile à leur enseigner c'est le chant. On a beau leur faire répéter le même petit verset 50 fois, cela n'entre pas dans leur tête et cependant elles aiment chanter. Il y a, parmi ces femmes, une grande vieille à l'air très original ; c'est un type que cette femme-là, elle a de l'humour dans toute sa personne !

Mercredi, 13 décembre.

Nous sommes toujours à Sefoué, cela nous retarde beaucoup, mais, la chapelle étant à rebâtir, il a fallu envoyer nos hommes de tous côtés pour trouver des hommes qui puissent la rebâtir. Les distances sont très grandes d'un village à l'autre et ce n'est qu'aujourd'hui que quelques hommes sont arrivés. Tout de suite ils se sont mis à couper les grands bois pour faire la charpente. M. Jalla tient, avant de partir d'ici, à ce que les bois qui soutiennent le toit soient placés; il sait par expérience que s'il comptait seulement sur la promesse du chef, jamais la nouvelle charpente ne serait faite. Pendant tout ce temps, j'ai pu voir les femmes, ici, à notre campement, ou au village, et j'ai pu soigner beaucoup de malades. J'ai aussi vu de plus près cette femme dont je disais qu'elle était un type, je l'ai même photographiée. En effet, je ne m'étais pas trompée, c'est un type, elle aussi s'est battue avec le lion et dans des circonstances encore plus tragiques que celles de la femme de Mboinga. Notre Mashoukou, tel est son nom, il y a de cela quelques années, un soir alors qu'il pleuvait et que la nuit était très noire, entendit crier son mari qui était allé fermer la porte de leur cour : « Mawe, mawe, ki tau » (Hélas ! hélas ! c'est le lion). Le malheureux, au moment de faire glisser la porte de sa cour, avait été happé par le lion. Sa femme le comprit tout de suite et sans perdre la tête

elle attrape le pilon (gros bois très solide avec lequel elle écrase son grain) et se met à la poursuite du lion. Elle le rejoint et, dans l'obscurité, elle lui tape dessus de toutes ses forces et a la chance de le frapper sur la nuque. Le lion lâche le mari pour se tourner contre la femme, mais Mashoukou, toujours gardant son sang-froid, frappe, frappe dur jusqu'à ce que le lion, épuisé, prenne la fuite. Elle le poursuit un moment, puis revient vers son mari étendu sans connaissance, le charge sur ses épaules et le ramène chez elle. Hélas ! le malheureux était mort. C'est égal, elle en a eu du courage cette brave femme de lutter ainsi avec le terrible fauve !

Lundi et hier nous avons aussi inspecté les enfants de l'école et vu soigneusement ce qu'ils savaient. Ce n'est pas trop mal, quand on songe que les instituteurs n'ont aucune idée de la pédagogie et ne sont pas très instruits. Demain, nous nous mettrons en route pour Moshoukoula. Il faudra encore traverser une immense forêt. Nous avons hâte d'arriver là, car depuis plusieurs jours nous manquons de sucre, de graisse et de carbure pour mettre dans la petite lampe qui est seule à nous éclairer le soir ; là, nous espérons trouver un messager de Seshéké qui nous apportera ce qui nous manque, ainsi que notre courrier.

En forêt, vendredi. Midi.

Quelles journées chaudes que ces deux dernières ! Dès 7 h. du matin, le soleil darde ses rayons de feu et porteurs et nous-mêmes sommes ruisselants de sueur. Nous avons quitté Sefoué hier matin et avons marché plus de 7 h. dans la journée, en pleine forêt de lions, loin de tous villages. Mais quel campement typique ! Etant arrivés de nuit, il était hors de question de monter ma tente, nous avons donc dormi à la belle étoile et les 20 porteurs, mes trois fillettes, Amiel et nous-mêmes, sans oublier la mule, nous nous sommes placés très près les uns des autres ; afin d'effrayer les lions, dans le cas ou ils auraient eu envie de nous visiter, nos hommes ont allumé six immenses feux aux six coins de notre campement, feux qui ont été alimentés toute la nuit. Nous nous sommes jetés tout habillés sur nos lits de camp et vers 4 h. du matin nous étions déjà debout pour poursuivre notre route. La chaleur a été des plus grandes ce matin, aussi avons-nous beaucoup souffert de la soif ; j'avais pitié de voir mes pauvres petits hommes-chevaux, haletants, tout ruisselants de sueur, et plus d'une fois j'ai soulagé leur marche en descendant de mon véhicule. Nous avons encore plus de 3 h. à faire avant d'atteindre l'annexe et, vu la chaleur, nous ne pourrons certainement pas nous mettre en route avant 4 h., ce qui fait que nous arriverons de nuit à Moshoukoula.

Moshoukoula, dimanche matin, 16 décembre.

C'est vendredi soir que nous sommes arrivés ici, après une marche bien pénible sous un soleil de feu ; il était si fort, qu'un de ses rayons pénétra à travers

Dans la plaine marécageuse

le col de ma blouse qui était entr'ouvert et me brûla le cou. Vers le soir, en nous approchant de l'annexe, nous avons eu à traverser une plaine marécageuse dans laquelle nous nous sommes égarés, Samolobo, Kalezi, un des porteurs, mes fillettes et moi. Il faisait tellement nuit que nous ne pouvions voir où nous mettions le pied et comme je marchais (j'avais mis sur le bush-car la petite Ma'rone rendue malade par la chaleur), j'enfonçais dans le marécage jusqu'aux

genoux ! A un moment, j'enfonçai tellement, que je dus avoir recours à l'aide de Samolobo pour essayer de sortir de ce bourbier, mais comme j'avais dû grimper sur son dos, mes pieds s'accrochèrent aux longues herbes et, pouf ! nous voilà tous deux dans le marécage ! Je n'étais pas fière, ni Samolobo non plus, je vous assure. Enfin, le porteur qui était avec nous arriva à mon secours et, portée par ces deux hommes, je pus enfin parvenir à la terre ferme. Pendant ce temps, M. Jalla, qui avait passé par un autre chemin, nous faisait appeler de loin par un des porteurs, mais dans la nuit il était bien difficile de trouver son chemin ; enfin nous sommes parvenus à nous retrouver et un quart d'heure après nous étions en vue de l'annexe. Les instituteurs et les enfants accoururent à notre rencontre avec des torches et là, dans cette immense plaine si impressionnante par le silence de la nuit, les enfants et leurs maîtres nous chantèrent à pleine voix et de tout leur cœur, le chant traditionnel de bienvenue :

Bonjour, Missionnaires,
Vous qui avez traversé les mers, etc., etc.

Et à la lueur des torches on voyait tant d'yeux qui brillaient et tant de grandes bouches qui s'ouvraient avec plaisir pour nous chanter que, bien vite, les difficultés du voyage de ce jour étaient bien loin derrière nous, tant nous étions réconfortés par l'accueil reçu.

Une autre bonne surprise nous attendait. Le messager de Seshéké était arrivé et nous avait apporté notre courrier. J'étais tellement impatiente de prendre connaissance de mes lettres que j'en oubliais mon bain de soleil de l'après-midi et surtout mon bain de boue du soir ! C'est que je n'ai pas encore atteint la sagesse de M. Jalla, qui se coucha tranquillement, remettant au lendemain la lecture de ses lettres.

Les trois instituteurs de Moshoukoula et leurs femmes

Hier, nous avons fait passer les examens aux enfants de l'école. J'ai été très agréablement surprise de constater combien ces enfants s'étaient développés sous la direction d'Amos, aidé de deux autres aides. Je puis dire que c'est ici que j'ai trouvé les enfants les mieux instruits, Amos a vraiment le don de l'enseignement et il fait très bien marcher son école. Le chant est aussi beaucoup mieux qu'ailleurs, les enfants chantent avec entrain et justesse. Ce qui prouve que ce qui nous manque le plus sont des aides capables et intel-

ligents, mais où trouver tous ces aides pour un district aussi vaste que le nôtre ! En tout cas, il serait de toute nécessité que ces aides reçussent de nous, missionnaires, sur la station, une préparation qui leur permît de faire marcher leur école d'une manière un peu plus pédagogique.

Soir.

Il a plu toute la matinée et nous n'avons pu avoir le culte que vers midi. Il y avait une très grande assemblée. Cet après-midi, j'ai pu avoir une bonne petite réunion avec les femmes et après la réunion nous avons eu un moment de bavardage. Ici, comme sur les autres annexes, elles désirent encore ma visite et elles expriment leurs regrets de me voir partir en disant : « Maintenant tu t'en vas, nous allons mourir de solitude. » Je leur ai promis de revenir l'année prochaine et si possible avec Mlle Giugler qui serait tant intéressée avec les malades.

Après la réunion, je suis allée voir une pauvre femme dans un village voisin. La malheureuse a une jambe remplie d'ulcères et pour la guérir elle y mettait tout simplement de la terre ! Je l'ai trouvée assise dans le sable, la jambe toute noire de mouches. Mais quelle joie sur son visage lorsque je lui ai dit que je lui apportais de la médecine et que j'allais la soigner. Ce ne fut pas une petite affaire que de soigner ces horri-

bles plaies et de panser cette pauvre jambe dans le sable ! J'ai laissé à sa fille de quoi continuer à la soigner, j'espère qu'elle le fera intelligemment. Pauvres gens, si sales, si répugnants ! Combien il y aurait à faire pour leur enseigner un peu d'hygiène ! Et pourtant, devant ces horreurs physiques, je ne puis pas dire que j'éprouve de la répulsion, bien loin de là ; plus je vois ces créatures plongées dans la misère physique et morale, plus mon cœur se sent rempli de compassion pour elles, je voudrais avoir une puissance double d'aimer afin de leur faire sentir encore mieux ma sympathie et mon affection. Demain nous partirons à la première heure pour la dernière annexe et ensuite nous dirigerons nos pas vers Seshéké.

Kalombé, en route vers Seshéké, 20 décembre.

Partis de Moshoukoula hier matin, nous arrivions à Lwasamba, annexe placée dans la plaine, après une course très fatiguante de 5 heures sans arrêt. Nous étions tous très fatigués car, depuis 4 h. 1/2 du matin, nous étions debout. Une fois arrivés nous aurions bien aimé nous reposer, mais cela fut impossible car les gens arrivèrent tout de suite, et nous ne pouvions même pas leur dire que nous les verrions plus tard, car les gens ici manquent de nourriture et nos 24 hom-

mes et enfants n'avaient à manger qu'une petite gazelle. Il fallait donc hâter le retour et déjà, hier après-midi, nous faisions passer aux enfants les examens qui se

Mlle Dogimont et quelques-unes de ses filles

terminèrent ce matin. Les deux jeunes gens qui sont à la tête de cette école ne se tirent pas mal d'affaire pour la diriger, mais il manque de l'ordre et de la méthode dans le programme. Les enfants chantent ici aussi avec beaucoup d'entrain et de justesse. J'ai eu aussi beaucoup de malades à soigner. Le soir nous étions bien fatigués et j'espérais passer une bonne nuit, mais, hélas ! je fus bien déçue car j'ai lutté toute la nuit avec les *litampanes*, horribles punaises indigènes

dont les morsures donnent des démangeaisons épouvantables, aussi ce matin je dormais debout ! A midi, comme le ciel était couvert, nous avons pu nous mettre en route. Tous les enfants de l'école nous ont escortés pendant plus d'une demi-heure en nous chantant des cantiques.

Nous passons ici la nuit, à Kalombé, où il y a trois grands villages très peuplés. C'est ici que demeurent sept hommes et huit femmes qui ont été élèves autrefois d'un instituteur que l'on avait dû chasser pour son inconduite. Eh bien, c'est encore ici la preuve que Dieu se sert parfois des choses folles pour confondre les sages ! Ces hommes et ces femmes, sans que personne n'ait continué à les suivre, se réunissent chaque jour pour chanter des cantiques qu'ils ont appris à l'école ; un des jeunes hommes a acheté un Nouveau Testament et enseigne les autres ; le canon d'un vieux fusil suspendu à un arbre contre lequel on tape avec un morceau de fer est la cloche d'appel ! Chaque fois que M. Jalla va visiter les annexes, il passe par ici pour les saluer. La dernière fois il n'avait fait que passer et avait promis de rester au moins une nuit avec eux lorsqu'il reviendrait, c'est pour cela que nous venons passer la nuit ici. Je suis contente que nous nous soyons arrêtés. Nous venons d'avoir une excellente soirée avec tous ces gens réunis autour de nous. Ils étaient plus de 60, sans compter les enfants. Avec quelle joie et quelle ardeur il ont tous répété les cantiques en

sikololo que nous leur avons enseignés ! On voyait, à la lueur des flammes du grand feu qu'avaient allumé nos hommes, tous ces yeux qui brillaient du désir d'apprendre et de savoir ! De toute cette tournée, c'est ici que j'ai le plus senti le véritable besoin de connaître les choses éternelles. Comme j'avais le petit recueil de chants sikololo avec moi, je dis à une des femmes qui me parlait avec beaucoup d'intelligence : « Vois-tu, quand tu viendras à Seshéké, tu achèteras ce petit livre et nous t'enseignerons les cantiques qui y sont dedans ! » — « Oh ! me dit-elle, tu me le donneras, car je suis trop pauvre pour l'acheter et j'aimerais tellement l'avoir ! » Leur ayant chanté un de ces petits chants, ils en furent tellement charmés qu'il voulurent l'apprendre tout de suite et ils y mirent tellement de zèle qu'en rien de temps ils le savaient. Alors je fis cadeau de mon recueil à la jeune femme appelée « Matakala », qui en était folle de joie. Oui il y a là tout un groupe de gens qui aiment vraiment les choses de Dieu et qui auraient besoin d'un instituteur chrétien au milieu d'eux. Oh ! combien l'on comprend mieux l'œuvre des annexes quand on voit tant d'âmes à sauver, qui vivent dans l'ignorance, dans le plus profond paganisme, et combien le cœur s'émeut pour toute ces âmes qui vivent sans berger, et combien aussi l'on comprend mieux la parole de l'apôtre Paul : « Malheur à moi si je n'évangélise ! »

Demain matin, nous partirons encore de bonne

heure et peut-être aurons-nous la jolie surprise de rencontrer dans le village de Siasabousingou nos amies et nos chères fillettes venues à notre rencontre. Nous

M. L. Jalla et quelques instituteurs d'annexes

avions fait la promesse à ces dernières, lorsque je m'étais mise en route, qu'elles viendraient à ma rencontre et cela les avait tellement mises en joie que j'espère que rien n'aura entravé ce projet. J'ai bien craint un moment d'être obligée de rentrer à pieds demain à Seshéké, car mon bush-car est détérioré, il a subi énorménent de heurts et de fatigue, la roue ne fonctionne plus très bien. Heureusement, j'ai pu scier une

partie du bois contre lequel le pneu frottait et s'usait et je crois que ça ira quand même. En ce moment tandis que j'écris ces notes, il est tard et cependant j'entends les voix des femmes qui répètent le cantique :

Le Seigneur Jésus est amour, etc.

Elles ont très bien appris ce cantique et cela m'émeut de penser que ces femmes, que j'ai vues rentrer harassées de fatigue après une longue journée de travail aux champs, sous le soleil ardent du Zambèze, chantent avec tant d'ardeur, à 11 heures du soir, ces belles paroles qui, j'espère, pénètreront un jour dans leur cœur et les amèneront à Jésus qui est amour...

Seshéké.

Je craignais à Kalombé d'être obligée de franchir à pieds la distance qu'il y avait entre ce village et Seshéké. J'ai failli le faire, car le matin de notre départ un de nos porteurs était très malade et, ne pouvant le laisser en arrière sans l'exposer à la mort, je l'avais mis sur mon bush-car et était partie à pieds. C'est ainsi que je fis 4 heures de marche jusqu'à l'étape de Siasabousingou où j'espérais tant trouver mes amies et le wagon de la station, sur lequel je comptais faire monter le malade. Mais quelle déception lorsqu'arrivés là nous ne vîmes personne de Seshéké ! Après

nous être reposés quelques heures, nous nous sommes remis en route pour l'étape du soir. Je fis encore monter le malade sur le bush-car, mais j'étais si fatiguée (c'est dur de marcher dans le sable) que j'acceptais avec plaisir l'offre de M. Jalla de faire monter l'homme sur la mule afin que je puisse remonter sur mon véhicule, offre qu'il m'avait déjà faite plusieurs fois, mais que j'avais déclinée, car la mule fatigue trop le malade. Les rôles furent donc changés et ce fut M. Jalla qui eut à lutter avec le sable. Heureusement que le trajet ne dura qu'une heure, mais c'était suffisamment long et pénible comme cela ! Comme nous n'étions plus qu'à quelques heures de Seshéké, le même soir deux de nos porteurs continuèrent leur route et allèrent demander à ces demoiselles de nous envoyer le wagon. Dans la nuit même, Mlle Giugler se mettait en route avec le wagon et nous arrivait à 4 heures du matin. Nos amies n'étaient pas venues à notre rencontre plus tôt, parce que nous leur avions annoncé notre retour pour un jour plus tard. En effet, nous leur avions dit que nous serions à Seshéké le 22, alors que nous y sommes arrivés le 21. Quelle excitation à notre retour sur la station ! Nos fillettes poussaient de véritables cris de joie de me revoir et c'était bien doux de retrouver tout le monde en bonne santé. Mes amies, Mlles des Mesnards et Giugler, étaient bien fatiguées d'avoir assuré tout le travail et toute la responsabilité de la station pendant tout un mois, mais leur santé

était excellente. Combien je leur suis reconnaissante de m'avoir facilité cette sortie en acceptant de me remplacer dans la partie de l'œuvre qui m'incombe sur la station. Je suis aussi reconnaissante à M. Jalla de m'avoir aidée à faire cette tournée intéressante avec lui et de m'avoir initiée aux visites des annexes, en me faisant profiter de toute sa vieille et riche expérience. Et combien je suis encore plus reconnaissante envers mon Père Céleste qui m'a accordé la joie de pouvoir prendre contact avec tant de créatures humaines qui souffrent de toutes les manières et d'avoir pu en soulager quelques-unes (j'ai soigné plus de 300 personnes). Oui, la tâche est grande, le travail est immense, prions le Maître d'envoyer beaucoup d'ouvriers dans sa moisson. Il y a tant de jeunes qui ne savent comment employer leur vie. Oh ! que ceux-là entendent l'appel du Maître et lui disent : « Me voici, Seigneur, envoie-moi. »

Rachel DOGIMONT.

CAHORS, IMP. COUESLANT *(personnel intéressé)*. — 27.251

RÉCITS MISSIONNAIRES ILLUSTRÉS

Nos 1, 2, 3, 4. Epuisés.

5. **Everitt Lechesa,** 2e édition, 1 fr. ; franco. **1 30**

6, 7. Epuisés.

8. **Eben' Avo,** l'apôtre Pahouin, par S. Galley, (2e édition), 2 fr. ; franco..... **2 30**

9. **David Livingstone,** par Alf. Casalis (3e édition) 2 fr. 50 ; franco..... **2 90**

10. **Nos indigènes mobilisés,** par G. Mondain, missionnaire à Madagascar, 3 fr. ; franco..... **3 50**

11. **Silhouettes zambéziennes,** par Mme V. Ellenberger (2e édition), 1 fr. 50 ; franco..... **2 »**

12. **Pierre Sangaré,** par Mme B. Escande, 1 fr. ; franco..... **1 25**

13. **François Coillard,** par H. Dieterlen, 2 fr. 50 ; franco..... **2 90**

14. **Kashuéka,** par Mme Th. Burnier, 1 fr. ; franco..... **1 25**

15. **Ames Primitives,** par Th. Burnier, 2 fr. 50 ; franco..... **3 »**

16. **Portraits et Souvenirs du Lessouto,** par H. Dieterlen, 1 fr. 50 ; franco..... **2 »**

17. **Dans la Brousse Zambézienne,** *Récit d'un voyage au Bototela,* par Mlle Rachel Dogimont, 2 fr. ; franco..... **2 50**

En vente :

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago

PARIS (XIVe)